

## *Le rôle du livre et de l'imprimé dans la construction de l'espace culturel français en Amérique du Sud*

**V**IEILLE NATION COLONIALE, la France connaît, historiquement, un développement au-delà des mers plus heurté, moins linéaire que celui de la Grande-Bretagne. Rivale de celle-ci en Amérique du Nord et en Inde au XVII<sup>e</sup> siècle, elle en est évincée à la fin de la Guerre de Sept Ans, et elle perd coup sur coup, en 1761 et 1763, les positions acquises en Asie et au Canada. Pratiquement éliminée du *Struggle for Life* colonial en 1815, elle profite cependant du règne de Napoléon III et de l'avènement de la Troisième République pour rebâtir, entre 1858 et 1885, le deuxième empire colonial du monde, l'Espagne perdant définitivement le sien en 1898 et le Portugal ayant renoncé à ses positions brésiliennes dès 1822. Face à une Allemagne qui aborde tardivement, après 1890, ce type de compétition, et à l'Italie ou aux autres puissances tentées par l'expansion ultramarine, la France apparaît en position très favorable au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'Entente cordiale, annoncée en 1904, la Triple Entente, signée en 1907, lui permettent à la fois de consolider ses acquis sans risquer d'indisposer sa rivale de toujours et de se ménager une zone d'exploitation supplémentaire en Russie.

L'Empire victorien a suivi une autre voie et, on le sait, la progression de la langue anglaise a pratiquement épousé les contours de la zone conquise par le pavillon britannique (Hobsbawm, 1989). Dans le cas français, l'empire linguistique a certes avancé en Afrique au rythme des plantations du drapeau tricolore au Maghreb et du sud du Sahara jusqu'à Madagascar mais, ailleurs, la francophonie s'est trouvée confrontée à un bassin anglophone homogène – du Canada aux États-Unis, comme en Inde ou aux frontières de la Fédération indochinoise – ce qui a entraîné des conséquences importantes pour la délimitation d'un empire culturel capable de se développer indépendamment de l'empire colonial proprement dit. S'appuyant sur le prestige du français dans les cours européennes puis

parmi les élites aristocratiques et bourgeoises du continent, les producteurs de biens symboliques ont cherché ailleurs que dans la sphère politique les bases de leur déploiement dans le monde<sup>1</sup>. À l'époque de l'*Encyclopédie*, vers 1750-1780, le dynamisme des premiers éditeurs dignes de ce nom avait autorisé une réussite commerciale exceptionnelle de cette collection que l'on retrouvera dans les grandes bibliothèques aussi bien à Saint-Petersbourg qu'à Stockholm, à Madrid qu'à Vienne, à Berlin, Rome ou Trieste et même au Nouveau Monde (Darnton, 1982). En dehors du succès de cette opération de librairie qui mêle le talent des hommes des Lumières, Diderot et D'Alembert, au savoir-faire des hommes du plomb, Charles Joseph Panckouche encore plus qu'André François Le Breton, des libraires français se sont installés au même moment en Espagne et au Portugal et, de là, ils parviendront sans grandes difficultés en Amérique latine après 1815 (Castillo Gomez, 2005). Sans chercher à imposer l'usage de leur langue à des nations qui n'en voulaient pas, ils vont, du Mexique au Chili, en passant par l'immense Brésil, créer les conditions d'une prise de possessions stratégiques éminentes en matière culturelle, probablement sans exemple à cette échelle.

Du fait de ces temporalités divergentes entre l'organisation d'un empire colonial et la structuration d'un espace culturel dont la carte ne reproduit nullement les tracés du précédent, le contrôle de la France sur ces deux ensembles en matière d'imprimés s'est révélé tout à fait original. Dans le premier cas, le plus classique, elle a imité ses voisins et cherché, d'abord, à faire des terres soumises à sa domination des débouchés naturels pour ses productions, scolaires, médiatiques puis littéraires et scientifiques. Dans le second, elle a tenté de s'appuyer sur le prestige de ses écrivains et de ses intellectuels, sur l'attractivité exercée par sa ville-capitale, Paris, au centre des échanges entre les peuples en 1900, pour se tailler un vaste domaine où faire reconnaître sa suprématie et asseoir son magistère plutôt que sa fêrue (Brunel, 1986). Profitant de la centralisation administrative qui, dès l'époque de la monarchie absolue, aboutit à concentrer à Versailles, dans les mains du souverain, l'essentiel des richesses du pays, y compris dans le domaine artistique, la France exporte au XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'en 1940 au moins, une culture que lui envient la plupart des peuples émergents (Mollier, 2001, 47-72). De ce fait, l'histoire de la colonisation ne saurait se réduire à une analyse de la géographie des conquêtes françaises dans le monde et il faut se demander comment l'État, les pouvoirs publics, ont œuvré pour essayer de cumuler les bénéfices matériels et symboliques dans la rivalité impérialiste qui les opposait à d'autres puissances, le Royaume-Uni et l'Allemagne notamment, voire les États-Unis pour ce qui concerne le sud du continent américain.

---

<sup>1</sup> On trouvera une première ébauche de cet article dans Jean-Yves Mollier, « La place des colonies dans l'espace culturel de la France du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », *Intercambio. Revista de Estudos Franceses da Universidade do Porto*, 2<sup>e</sup> série, 2008, n° 1, p. 155-164.

## Un empire culturel distinct de l'empire colonial

Langue de la diplomatie et des élites de la fortune et de la naissance jusqu'en 1914, le français doit admettre, à Versailles, en 1919, son recul inexorable. Alors que Talleyrand, représentant du pays vaincu, écoutait Metternich dissenter en français au congrès de Vienne en 1815, Clemenceau, fier de la victoire de son pays, « soldat du Droit » selon l'expression utilisée à dessein d'humilier l'Allemagne, discute autant en anglais qu'en français avec les représentants allemands d'un Reich abattu, ce qui annonce la domination de cet idiome sur le monde à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (Sapiro, 2008, et Viswanathan, 2006). Compte tenu des particularités d'une histoire souvent tragique pour les nations qui peuplaient l'Amérique du Nord, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et une partie de l'Afrique noire, c'est en anglais et non dans les langues des premiers habitants que s'est accomplie la lutte pour l'indépendance, ce qui a fortement pesé dans l'établissement du leadership linguistique au XX<sup>e</sup> siècle. Pour ce qui concerne la France, les grands médias culturels avaient largement profité de la suprématie du français aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et, en 1939, la *Revue des Deux Mondes*, tout un symbole à elle seule, comptait 50 000 abonnés répartis sur tous les continents. Quant au prestige de la *Nouvelle Revue Française* – qu'on appelait familièrement la *Nrf* – il était tel à l'étranger que les jeunes générations littéraires de New York ou de Rio de Janeiro rêvaient de l'imiter (Karakatsoulis, 1995, et Loué, 1998). Quant aux éditeurs parisiens, ils exportaient, en français, leurs productions les plus notables avant que la traduction ne devienne majoritaire après 1850 dans le commerce des productions imprimées.

Balzac avait été lu en édition originale dans toute l'Europe – c'était moins vrai de Walter Scott systématiquement traduit ou de Dickens, également obligé de recourir au truchement des médiateurs (Moretti, 1997) – et bon nombre d'écrivains nationaux avaient profité de cette bienveillance des élites continentales à leur égard. Très significativement, alors que les premiers grands accords internationaux de protection de la propriété littéraire ont été signés en 1852 avec la Grande Bretagne et la France, Alexis de Tocqueville bénéficie encore de cette ferveur lorsqu'il publie *L'Ancien Régime et la Révolution* en 1856. Dans le contrat qu'il passe avec son éditeur, Michel Lévy, en 1864, le grand professionnel allemand qu'est Friedrich Brockhaus spécifie qu'il achète à son homologue parisien les clichés de cet ouvrage ainsi que ceux des *Mémoires* de François Guizot parce que la publication de ces volumes en français outre-Rhin, à Leipzig ou à Francfort comme à Berlin, lui paraît moins risquée qu'une traduction dans la langue de Goethe et de Schiller<sup>2</sup>. Ainsi, non seulement des exemplaires de ces deux essais ont circulé dans les États germaniques dès leur publication à Paris en 1856 et 1858 mais, au moment où la Prusse

---

<sup>2</sup> Lettre autographe signée de Friedrich Brockhaus à Michel Lévy du 2 mai 1864, cité in J.-Y. Mollier (1984, 439).

s'apprête à détruire les armées autrichiennes à Sadowa, un éditeur aussi averti que Brockhaus estime qu'il est encore rentable d'acquérir une copie stéréotypée de deux ouvrages français célèbres pour les imprimer directement sur ses presses ! Manifestement cet accord révèle à sa manière une disposition propre aux classes dirigeantes allemandes, et, au-delà, européennes, et il serait vain de chercher l'équivalent sur les rives de la Seine. Ici la circulation des livres rédigés en anglais ne concerne que les touristes ou les étudiants et jamais Louis Hachette n'eut l'idée d'acheter autre chose à Charles Dickens et à ses éditeurs que le droit de le traduire (Mollier, 1999, 337-338).

Déclinante cependant dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout contrebalancée par le dynamisme de la langue allemande dans toute l'Europe centrale et orientale, cette disposition du français à symboliser une culture, un art de vivre et une distinction, perdure cependant, vaille que vaille, en Russie jusqu'en 1914. Sans appartenir réellement à la sphère de domination parisienne, l'empire des tsars est lié à la Bourse de Paris depuis la fin de l'année 1888 (Mollier, 1991) et à la diplomatie française depuis 1891. L'Alliance franco-russe a renforcé les liens entre les deux pays au moment où Tolstoï et Dostoïevski commencent à être appréciés hors de leur pays et où Zola est l'auteur phare à Moscou (Wilfert-Portal, 2008, 69-101). En Hongrie, en Pologne, en Bulgarie, les positions de l'allemand sont bien plus fortes mais, en Roumanie et en Turquie, les deux nations ennemies se font face, tant pour le nombre de journaux publiés dans leur langue que pour le prestige de leur littérature (Chevrel, 2012). La gloire dont jouit Pierre Loti à Istanbul est d'ailleurs supérieure à celle qui entoure les auteurs berlinois, sans toutefois parvenir à faire reculer la présence du livre germanique dans les librairies du pays (Barbier, 2001, 31-45). Compte tenu de cette aptitude de l'allemand à occuper la Mitteleuropa et à déborder de cette zone jusqu'aux confins de l'Asie, on ne peut ranger complètement la Russie et la Turquie, comme la Roumanie dans l'empire culturel de la France, même si ces trois pays entretiennent des contacts étroits avec lui.

C'est donc de façon beaucoup plus originale que la présence française s'est progressivement imposée dans le bassin hispanophone et lusophone, au point de limiter la progression de l'anglais en Amérique du Sud avant l'inauguration du canal de Panama en 1914. Pour ce qui concerne le Portugal, les colporteurs du Briançonnais, une région des Alpes du Sud, y étaient déjà nombreux au XVIII<sup>e</sup> siècle et ce sont eux et des libraires parisiens qui fondent les grands établissements de Lisbonne au même moment (Domingos, 1991, 102-142, Bessone et Bastos, 1990, 190-202, et Bastos, 1992, 61-78). Sur les rives du Tage comme d'ailleurs à Porto, les familles Grasset, Guibert, Faure et Bertrand deviennent ainsi les premiers grands libraires-éditeurs du pays et on en retrouve d'autres au Brésil dès l'installation des premières presses au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Abreu, 2003, et Midori Deacto, 2011). C'est cependant un autre professionnel, Baptiste Louis Garnier, le frère des deux Garnier parisiens, Auguste et Hippolyte,

qui, à la fin des années 1840, s'installe définitivement à Rio de Janeiro et y ouvre la célèbre *Livraria* de la *Rua do Ouvidor* qui dominera les Lettres brésiliennes jusqu'à sa mort en 1911 (Neves Lopes, 1998). Fondateur de la littérature nationale dans la mesure où il est sans doute l'un des tout premiers à rémunérer des écrivains pour écrire dans ses revues ou ses collections, Baptiste Louis Garnier consolide l'empire culturel français au Brésil. Ce n'est donc pas seulement à l'influence d'Auguste Comte que la France devra d'avoir créé l'université brésilienne au milieu des années 1930 comme l'ont imaginé Claude Lévi-Strauss et ses collègues (Lévi-Strauss, 1955), mais, plus probablement, à un ensemble de facteurs dans lesquels la contribution du livre français, et des auteurs nationaux – les romanciers et les feuilletonistes au premier rang (Meyer, 1996) – à la formation des nouvelles couches dirigeantes a été prépondérante.

Solidement établi jusqu'en 1940 au Brésil, et encore au Portugal où le dictateur Salazar se réclame de l'influence de Charles Maurras et du prestige de *L'Action Française*, l'espace culturel français a intégré également dans son giron l'Espagne et, grâce à ce relais essentiel, une partie de l'Amérique latine, le Mexique se révélant très accueillant envers la culture française (Castaneda, 2001, 289-295 et Botrel, 2001, 219-240). Ici comme dans l'autre royaume de la péninsule Ibérique, ce sont les colporteurs qui ont précédé les libraires. Ceux-ci s'installent au début du XIX<sup>e</sup> siècle, trouvent le créneau le mieux adapté à leur production et, dans le cas de la grande librairie madrilène Bailly-Baillière, fondent de véritables institutions en rapport étroit avec la capitale de la France. Neveu de Jean-Baptiste Baillière, libraire attiré de la Faculté de médecine de Paris avant 1870 (Mollier, 1988, 279-298), Charles dit Carlos Bailly-Baillière ne se contente pas de vendre en Espagne les livres fournis par la maison française mais joue un rôle très important dans la réexportation de ces ouvrages, scientifiques pour la plupart, en Amérique latine, du Mexique au Chili en passant par l'Argentine et les autres États du continent (Gourevitch et Vincent, 2006). Comme le soulignait Jean-François Botrel lors du premier colloque d'histoire mondiale de l'édition en 2000, plus de la moitié des livres de lecture courante utilisés en Argentine entre 1865 et 1891 était d'origine française (Botrel, 2001, 235, et Brafman, 1996, 63-80), et ce phénomène était loin d'être unique, le Mexique et d'autres pays achetant volontiers à la compagnie Hachette ou à sa rivale, la maison Larousse, des méthodes d'apprentissage de la lecture ou d'autres disciplines (Bello Banos, 2014). Avec 15 % de ses exportations de livres dirigés vers l'Amérique du Sud en 1913-1914, soit 5 000 quintaux (Mollier, 1997, 376), la France continuait, à la veille de la Première Guerre mondiale, à considérer que cette zone était une dépendance de son empire culturel même si, politiquement, elle avait renoncé à s'implanter durablement à Panama, région considérée vers 1885 par Jules Ferry comme la tête de pont future des intérêts français en Amérique (Mollier, 1991, 100).

Autre pays du bassin méditerranéen, l'Italie a subi, tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles des influences étrangères incontestables en matière de production d'imprimés. Sans revenir sur la compétition qui, dans le Nord de la péninsule, opposa longtemps libraires allemands et français (Decleva, 2001, 191-207, et Turi, 2001, 266-279), on rappellera simplement que, comme en Espagne, la littérature populaire nationale est née de l'adaptation sur le sol italien des feuilletonistes français à la mode, Eugène Sue ou Paul Féval. Pérez Galdós doit autant, pour Madrid, à « Pablo » Féval que Carolina Invernizio pour Rome et Florence à Alexandre Dumas et à ses contemporains (Solari, 1992, 52-88). Comme Balzac avait été pillé et contrefait pendant toute sa vie d'écrivain – *Il Medico di Campagna* par exemple parut en 1834 à Milan chez Gaspare Truffi (Mollier, 1992, 159) – on constate que, dans ce pays voisin de la France, comme en Belgique ou en Suisse romande, c'est d'abord la littérature considérée comme la plus noble qui s'est exportée avant que, très vite, la littérature populaire ne prenne le relais, ouvrant alors la voie d'autres lectures, infiniment moins distinguées que les précédentes, mais plus profitables, en termes financiers, pour les éditeurs parisiens (Braida et Infelise, 2010). Ceux-ci, tel Michel Lévy, alors le chef de file de la littérature générale, se gardaient bien d'ailleurs de spécialiser leur entreprise dans un genre plutôt que dans un autre et l'on trouvait dans ses catalogues aussi bien Balzac, Baudelaire, Sand ou Stendhal que les deux Dumas, Féval, Soulié et tous leurs homologues (Mollier, 1984). Ainsi s'étendait progressivement à toute une partie de l'Europe du sud, et, de là, à l'Amérique latine (Suarez de la Torre, 2009), un empire culturel français dont le dynamisme se faisait évidemment sentir encore davantage dans le bassin linguistique propre au français.

En Belgique, on l'a dit, en Suisse romande où la littérature nationale naîtra, après 1850, d'un rejet du modèle parisien (Valloton, 2001) mais où les écrivains français demeurent très présents, au Québec enfin (Michon, 2001, 316-323), le rayonnement de la littérature française est une évidence pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle. De même, les éditeurs scolaires, Larousse notamment mais aussi Hachette, y jouent un rôle prépondérant, particulièrement au Canada français, proche de celui qu'ils exercent, de façon plus logique, dans l'empire colonial proprement dit. Ainsi voit-on progresser de front, mais à des rythmes différents, deux sortes d'empires, l'un, classique, de type colonial, qui englobe la moitié de l'Afrique, Sahara inclus, et l'autre, typiquement culturel, fondé sur d'autres avancées, intellectuelles, littéraires ou éducatives, scientifiques et vulgarisatrices – on pense ici au rôle du *Tour du Monde*, le magazine lancé par Louis Hachette en 1860, qui est aussitôt revendu à l'Italie, à l'Espagne et à d'autres pays (Mollier, 1999, 387). Il va de soi que la domination de l'État français, du centre sur la périphérie, n'y est pas comparable et que, si dans le premier la concurrence de l'étranger est faible, dans le second, elle se fait davantage sentir, surtout après 1850 et au fur et à mesure que progressent les zones d'influence allemande et nord-américaine dans le monde.

## Les spécificités de l'empire culturel français

Au cœur du dynamisme de cet *imperium* de nature plus spirituelle que matérielle, on trouve l'extraordinaire capacité d'une ville-capitale, Paris, à absorber toutes les initiatives et toutes les innovations de la province, des régions, comme l'on dit après 1860. Toute l'histoire du royaume de France a contribué à la création de ce phénomène à peu près unique en Europe, du moins à cette échelle. Ainsi Londres était-elle devenue, peu avant 1800, la capitale mondiale du livre, dépassant nettement Leipzig dans cette compétition (Raven, 1996, 157-172), mais les conditions de développement de la révolution industrielle sur les îles britanniques jouaient en sens inverse puisque l'urbanisation accélérée du pays était devenue indispensable à son plein épanouissement. Alors que Paris allait demeurer une agglomération sans véritable concurrente en France pendant toute cette époque, Londres verrait naître, croître et prospérer Glasgow et Edimbourg en Ecosse, Liverpool, Manchester, Leeds et bien d'autres cités importantes en Angleterre ou au pays de Galles. En Allemagne, comme en Italie, l'histoire de l'unification du pays commençait à peine, interdisant à Berlin d'un côté, à Rome de l'autre, malgré son passé prestigieux, de surpasser trop rapidement les villes-capitales des autres royaumes ou principautés qui se partageaient ces deux territoires. Quant à Vienne, l'autre grande capitale d'un État important, l'Autriche-Hongrie, elle était, après le triomphe de la Prusse à Sadowa en 1866, obligée de se recentrer sur son seul empire, sans espoir désormais d'influencer l'Allemagne telle qu'elle se constitue en 1871 après la défaite de la France (Charle, 2009).

Alors que les autres capitales européennes doivent tenir compte de l'existence de villes particulièrement dynamiques dans les provinces en ce qui concerne la diffusion de la pensée, Paris a absorbé, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'essentiel des forces vives et ruiné, en raison de sa proximité avec Versailles, siège du pouvoir qui octroie ou refuse les privilèges d'édition, ses concurrentes, Lyon notamment. L'impression des volumes demeurera relativement prospère à Tours, avec Mame, Strasbourg avec Berger-Levrault ou Limoges avec Lavauzelle, mais c'est surtout le livre religieux qui conserve de solides bastions à Lille avec Lefort, Rouen avec Mégard ou encore Limoges avec Ardant et Barbou tandis que les plus grosses imprimeries du pays, Mame excepté, sont installées à Paris ou en proche banlieue, telles les maisons Chaix, Créte, Paul Dupont ou encore Lahure. Pire peut-être pour les régions, c'est Paris qui a profité d'un mouvement en général peu commenté parce que mal documenté, qui a fait de cette grande ville d'édition non seulement le siège de l'impression des livres en français mais en espagnol et en portugais, ce qui contribue fortement à l'expansion de l'empire culturel français en Amérique du Sud (Cooper-Richet, 1999, 60-69, et Cooper-Richet, 2008, 223-243). La Librairie espagnole dite *Garnier Hermanos* est en effet une institution parisienne depuis que les Garnier ont racheté la *Libreria Espagnola y Classica* fondée à Londres par Vicente Salva Perez en 1824 et transférée à Paris en 1835. Devenue la propriété des deux

frères Garnier en 1849, la *Librería Española y Clásica* s'installera « Calle des Saints-Pères n°6 » tandis que son homologue française était domiciliée 2 et 4, rue de Lille, dans l'immeuble qui avait appartenu au gouvernement de Paris, et où elle étalera sa toute puissance aux yeux des passants au début du second Empire.

Même si, officiellement, le troisième Garnier, Baptiste Louis, a rapidement transformé la *Livraria de Garnier Irmaos* qui offrait à ses clients un assortiment de livres français, portugais, anglais ou italiens en une *Livraria de B. L. Garnier* indépendante des deux maisons française et espagnole de Paris, lui aussi, comme son confrère et rival de Sao Paulo, Anatole Louis Garraux, fait imprimer à Paris, en portugais, les livres qu'il destine à ses catalogues (Midori Deaecto, 2006). Si l'on ajoute que le marché mexicain du livre castillan est, pour partie, tributaire des fabrications parisiennes de la librairie Rosa y Bourret (Bello Baños, 2014), on se rend compte que Paris, est devenu, au XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'a bien vu Diana Cooper-Richet, « un carrefour des langues et des cultures » (Cooper-Richet, 2009, 121-143) qui diffuse hors de France une partie non négligeable de sa production. Outre les livres qui partent en chemin de fer vers Le Havre, Marseille ou Bordeaux puis, de là, en bateau à vapeur vers les Amériques, les journaux imprimés en espagnol ou en portugais constituent une autre particularité de cet imperium culturel tout à fait original. Pour ne prendre qu'un exemple, c'est le périodique *El Correo de Ultramar*, imprimé dans la capitale française, mais rédigé par un négociant de La Havane, qui, de 1841 à 1885, va emporter au Nouveau Monde les aventures imaginées par Alexandre Dumas père et les autres feuilletonistes à la mode. Imprimés en français et en castillan, vendus à La Havane, Recife, Bahia, Rio de Janeiro, Montevideo, Buenos Aires, Valparaiso, Lima et même New Orleans, ces journaux importaient à la fois le roman de nouveauté, la mode et les nombreux articles de Paris en Amérique du Sud.

Comme on le sait, c'est en l'honneur d'Alexandre Dumas et de son roman à la gloire de l'indépendance de l'Uruguay que l'hospice des enfants trouvés de Montevideo porta son nom, alors même que le romancier n'avait jamais mis les pieds en Amérique. C'est également en l'honneur de son héros le plus célèbre que les cigariers de La Havane baptisèrent « Montecristo » un de leurs cigares les plus fameux (Mollier, 2008-1, 225-238). Omniprésent dans les cabinets de lecture brésiliens, qu'il s'agisse du *Real Gabinete portuguese* de Rio de Janeiro qui achetait une partie de ses fonds à Baptiste Louis Garnier ou dans le *Gremio Literario Portugues*, un peu plus tardif, de Belem do Para, qui, lui, passait ses commandes à Lisbonne, Dumas fut, avec Charles Dickens l'un des deux romanciers les plus lus dans le monde au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Sandra Vasconcelos comme pour Nelson Schapochnik qui ont étudié la composition du cabinet de lecture portugais de Rio (Guardini Teixeira Vasconcelos, 2012, 227-247), la part du roman imprimé en langue française dépasse de très loin celles des volumes parvenus en anglais et encore convient-il de signaler que, dans ce dernier cas, les



traductions passaient souvent par le français quand bien même l'original était paru dans la langue de Shakespeare ! Ainsi alors que les spécialistes du livre et des médias ont longtemps considéré que seule la « librairie française » avait dominé l'horizon culturel de la capitale avant 1914, on voit mieux aujourd'hui que le *barrio* latino-américain de Paris bénéficiait des services d'une « librairie espagnole » solidement installée sur les rives de la Seine où une « librairie portugaise », moins visible, travaillait à la fois pour les Brésiliens installés à Paris et pour leur pays d'origine. Il existait certes au même moment une « librairie anglaise » comme il y aura une « librairie russe » après 1920 dans la même ville mais elles n'avaient ni la puissance ni la capacité exportatrice des deux librairies – au sens générique du terme – ibériques.

« Capitale du XIX<sup>e</sup> siècle » pour un observateur aussi avisé que Walter Benjamin, ville qui inventa, toujours selon lui, l'industrie du spectacle en 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle où l'on vit Jacques Offenbach faire danser toutes les têtes couronnées et les Brésiliens fortunés se hâter de venir dépenser dans la Ville-Lumière la fortune acquise sur leurs *fazendas* (Yon, 2000), Paris fut également la capitale incontestable des échanges, des rencontres et des congrès scientifiques avant la Première Guerre mondiale. Si l'on examine la période 1880-1913, celle précisément où les communications entre savants s'intensifient en Europe, on s'aperçoit que Paris organise 45 % des congrès, Bruxelles 18 % et Londres 16 %, ce qui laisse bien peu de place à Berlin, Vienne, Rome, Madrid, Lisbonne ou Genève (Prochasson, 1991). Du point de vue de la fréquentation des Expositions universelles, on peut faire un constat identique en comparant le nombre de billets vendus : 32 millions à Paris en 1889 et 50 millions en 1900, contre 27 millions pour Chicago en 1893, 6 millions pour Bruxelles en 1897, 19 millions pour Saint-Louis en 1904, 7 millions pour Liège en 1905, 9 millions pour Milan en 1906 et 13 millions de nouveau pour Bruxelles en 1910 (Rasmussen et Schroeder-Gudehus, 1992).

Dans leur sécheresse et leur brutalité, ces chiffres répercutent la violence des compétitions symboliques de la Belle Époque. À défaut des canons qui se feront entendre à partir d'août 1914, ces grandes manifestations de prestige sont l'occasion de montrer sa puissance, de prouver sa capacité à rassembler et d'impressionner ses voisins ou ses rivaux. « Mère des arts, des armes et des lois » disaient de la France ses poètes de la Renaissance, celle-ci se révélait capable, au tournant du siècle, d'attirer pacifiquement les artistes et les écrivains du monde entier et, parmi eux, de très nombreux Sud-Américains (Brunel, 1986). C'est dans cette cité au magnétisme particulièrement fort que le cubisme fut révélé au monde en 1907, que la dernière grande exposition internationale de peinture s'est tenue en 1913 et que le peintre le plus connu du XX<sup>e</sup> siècle, Pablo Picasso, s'est durablement fixé. Incontestable capitale littéraire des deux mondes, c'est ici et non à Londres ou à Madrid et à Lisbonne que les écrivains états-uniens et sud-américains continueront à trouver refuge après 1918 et Henry Miller comme

James Joyce y publieront leurs œuvres majeures, à la fois dans leur langue, l'anglais, et en français. Ernest Hemingway écrira que « Paris est une fête » et il serait fastidieux d'énumérer la liste des auteurs latino-américains qui avoueront leur dette envers ce pays où ils avaient passé une partie de leur jeunesse, qu'ils s'appellent Alejo Carpentier, Pablo Neruda ou, plus près de nous, Mario Vargas Llosa dont l'avant-dernier roman, *Tours et détours de la vilaine fille*, est un vibrant hommage à la ville de ses vingt ans. Le narrateur, héros malheureux mais consentant des roueries de sa dulcinée, raconte que c'est en lisant, en français, dans la bibliothèque paternelle, les grands romans du XIX<sup>e</sup> siècle, les classiques comme les feuilletonistes, qu'il avait éprouvé le besoin de quitter Lima pour s'établir à Paris.

L'empire culturel français a donc plus fortement qu'aucun autre pays, nous semble-t-il, bénéficié du rassemblement dans son centre de toutes les productions de ses provinces ou de sa périphérie. Maintenant la prétention de sa langue à se vouloir le truchement indispensable des échanges symboliques – le français est la langue la plus étudiée dans les universités nord-américaines jusqu'en 1938 (Dubosclard, 2000) –, de sa capitale à définir les canons de la modernité en matière artistique, la France résiste en fait assez bien aux assauts des nations qui l'entourent. Les États-Unis, l'Allemagne et la Grande-Bretagne la précèdent dans la compétition économique avant 1914 mais, sur le plan de la mode, de l'esthétique et même du cinéma, l'art le plus moderne par excellence, elle demeure en tête du hit parade. Dans la mesure où, après la guerre, c'est encore à Paris que s'organiseront les mouvements les plus novateurs, le dadaïsme puis le surréalisme, de Tzara à Buñuel et Dalí, la ville exercera encore longtemps un magistère intellectuel que, pourtant, New-York était en droit de lui contester. Fruit d'un passé complexe, où une monarchie absolutiste, guerrière mais aussi artiste, avait joué un rôle certain, la capitale de cet État dit jacobin par la suite avait fortement contribué à pérenniser la domination du français et de la France sur une partie du monde, son aptitude à dépasser sa propre langue pour pénétrer en profondeur l'imaginaire de l'Amérique du Sud étant l'une des spécificités les plus remarquables de cet *imperium* culturel.

### **D'un espace culturel à un autre**

Si la présence culturelle de la France demeure une réalité aujourd'hui en Amérique du Sud, elle a cependant considérablement reculé depuis la Deuxième Guerre mondiale. Le cinéma nord-américain, la musique, la télévision, ont pris la place tenue autrefois par le livre dans la construction des espaces mentaux et les dictatures qui ont sévi dans les années 60 et 70 ont contribué à effacer l'influence laissée par les intellectuels les plus dérangeants. Elles n'hésitèrent pas à se livrer à de sinistres autodafés quand il le fallut et l'on n'a pas oublié que les derniers bûchers furent allumés au Chili après un 11 Septembre tout aussi meurtrier que celui qui

ensanglanta la ville de New York vingt-huit ans plus tard. La percée des écrivains sud-américains en Europe, après la traduction, en 1968, de *Cent Ans de solitude*, confirme l'autonomisation de littératures souvent qualifiées de « baroques » qui, désormais, vivent de leur véritable vie et ont alimenté une de ces « littératures-mondes » qui sont aujourd'hui, avec l'anglaise, la française et la portugaise, peut-être demain la chinoise et l'arabe, la marque la plus certaine des changements intervenus dans le monde dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Les débats lancés par une pétition d'écrivains à propos de la « francophonie » en 2007, d'ailleurs étrangement confondue avec la « Francophonie », c'est-à-dire l'organisme politique qui regroupe un certain nombre de nations, francophones ou non, ne doivent pas masquer cette réalité du XXI<sup>e</sup> siècle (Mollier, 2008-2, 155-164). Celui-ci a en effet vu se constituer de grands empires linguistiques dans lesquels les langues n'appartiennent plus au pays censé en être le propriétaire ou le créateur, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et la France.

Considérablement ensemencé, ressourcé pour ne pas dire réanimé et revitalisé par les écrivains brésiliens, le portugais voit aujourd'hui des Angolais et des Guinéens s'approprier à leur tour ce matériau qui leur permet d'exprimer leur africanité tout en passant par le truchement de la langue de Camoëns, évidemment transformée comme toute langue qui se refuse à mourir. Que serait le français sans ses hommes de lettres antillais, québécois, sénégalais, camerounais, algériens, marocains ou tunisiens qui l'ont empêché de disparaître ou de se fossiliser ? L'espagnol est peut-être, avec l'anglais, la langue qui a compris le plus vite la chance exceptionnelle que représentaient l'émancipation et l'autonomisation par rapport à l'ancienne métropole. Leurs écrivains profitent d'ailleurs très largement de la présence de solides maisons d'édition rayonnant, non plus sur un grand pays d'Europe doté de colonies, mais sur de nombreux centres qui répercutent sur tous les continents la vitalité de ces « littératures-mondes » qui ont pris la place des anciennes littératures espagnoles, portugaises, anglaises et françaises (Mollier, 2008-2). *L'Index translationum* de l'UNESCO avait compris que quelque chose changeait quand, dès 1945, il séparait les traductions opérées à partir de l'anglais américain, distingué de l'anglais du Royaume-Uni mais, aujourd'hui, ce genre de notation ne signifie plus rien, l'anglais de Salman Rushdie ne possédant aucune particularité véritablement indienne, pas plus que celui de Naipaul n'emprunte à l'idiome du pays dans lequel il a choisi de vivre. Le français de Tahar Ben Jelloun ou celui d'Ahmadou Kourouma ne sont pas des dérivés africains de la langue parlée à Paris, pas plus que l'œuvre de Kundera ou de Cioran ne se rattache à on ne sait quelle dérivation européenne de la langue française.

Devenue des « littératures-mondes » appuyées par le dynamisme des « langues-mondes », expression que je préfère à celle de « langues centrales » qui écrasent de leur puissance des langues « semi-périphériques » ou « périphériques » pour parler comme les sociologues (Heilbron, 1999, 429-444), les nouvelles littératures expriment ce phénomène nouveau qui

conduit un homme ou une femme à choisir une langue plutôt qu'une autre pour rendre compte de son univers intérieur. Contribuant fortement à l'avènement de nouveaux empires culturels, sans attaches réelles avec les anciennes métropoles ni les pouvoirs politiques, ces « littératures-mondes » sont cependant confrontées aujourd'hui au défi lancé par les nouveaux maîtres du marché du livre. On le sait, Amazon est le principal distributeur de livres papier et électroniques et il a le pouvoir de placer en page « un » des moteurs de recherche, et de Google en particulier, l'écrivain ou les livres qu'il souhaite valoriser, ou vendre, plutôt que ceux d'un concurrent. De ce point de vue, la langue anglaise bénéficie d'un traitement plus favorable que les autres langues alors même que l'on voit son quasi-monopole sur internet fondre à la vitesse de l'éclair, le chinois mandarin et l'arabe occupant désormais sur la toile de fortes positions. Il appartient donc à ces nouveaux empires culturels en formation que sont les « littératures-mondes » de tenter de trouver leur place dans un univers en perpétuel mouvement dans lequel la capacité à traduire les autres « littératures-mondes » est sans doute un des signes les plus sûrs du refus de l'enfermement narcissique...

**Jean-Yves MOLLIER**  
**Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines**  
**Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines**

## **Bibliographie**

- ABREU Marcia (2003), *Os Caminhos dos Livros*, Campinas-Sao Paulo, Mercado de Letras, ABL-FAPESP.
- BARBIER Frédéric (2001), « La librairie allemande comme modèle ? » in Michon J. et Mollier J.Y.
- BARBIER Frédéric, *et alii* (1996), *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Klincksieck.
- BASTOS PEREIRA DAS NEVES Lucia (1992), « Comercio de livros e censura de ideias : a actividade dos livreiros franceses na Brasil e a vigilancia da Mesa do Desembargo di Paço (1795-1822) », *Ler Historia*, n° 23.
- BELLO BANYO Katya (2014), *De l'alphabétisation des Mexicains. Les premiers rudiments et les usages de la lecture à Mexico (1771-1867)*, Thèse de doctorat en histoire, EHESS.
- BESSONE DA C. FERREIRA Tania et BASTOS PEREIRA DAS NEVES Lucia (1990), « Livreiros franceses no Rio de Janeiro : 1808-1823 », *Historia Hoje : Balanço e Perspectivas*, IV Encontro Regional de ANPUH-RJ, Rio de Janeiro, Associação Nacional dos Professores Universitarios de Historia.
- BOTREL Jean-François (2001), « L'exportation des livres et des modèles éditoriaux français en Espagne et en Amérique latine (1814-1914) », in Michon, J. et Mollier, J.Y.

- BRAFMAN Clara (1996), « Les manuels scolaires de lecture d'origine française en Argentine dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire de l'éducation*, n° 69.
- BRAIDA Lodovica et INFELISE Mario, a cura di (2010), *Libri per tutti. Generi editoriali di larga circolazione tra antico regime ed età contemporanea*, Trofarello, UTET.
- BRUNEL Pierre, dir. (1986), *Paris et le phénomène des capitales littéraires*, Paris, Presses de la Sorbonne, 3 vol.
- CASTANEDA Carmen (2001), « Vers l'autonomie du système éditorial mexicain ? », in Michon, J. et Mollier, J.Y.
- CASTILLO GOMEZ Antonio, dir., (2005), *Libro y Lectura en la Península Ibérica y America. Siglos XIII a XVIII*, Sevilla, Universidad de Sevilla.
- CHARLE Christophe, dir. (2009), *Le temps des capitales culturelles. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Seyssel, Champ Vallon.
- CHEVREL Yves *et alii*, dir. (2012), *Histoire des traductions en langue française. XIX<sup>e</sup> siècle*, Lagrasse, Ed. Verdier.
- COOPER-RICHET Diana (1999), « La librairie étrangère à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle : un milieu perméable aux innovations et aux transferts », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 116-116.
- COOPER-RICHET Diana (2008), « Paris et l'écoute des cultures du monde au XIX<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 3.
- COOPER-RICHET Diana (2009), « Paris, carrefour des langues et des cultures : édition, presse et librairies étrangères à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire et civilisation du livre*, t. V.
- DARNTON Robert (1982), *L'aventure de l'Encyclopédie*, Paris, Librairie Académique Perrin.
- DECLEVA Enrico, « Présence germanique et influences françaises dans l'édition italienne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », in Michon, J., et Mollier, J.Y.
- DOMINGOS Manuela D. (1991), « Colporteurs ou livreiros ? Acerca do comercio livreiro em Lisboa, 1727-1754 », Lisbonne, *Revista Biblioteca Nacional*.
- DUBOSCLARD Alain (2000), *Le livre outil de la diplomatie culturelle. Le livre français aux États-Unis, 1900-1970*, Paris, L'Harmattan.
- GOUREVITCH Danielle et VINCENT Jean-François (2006), *J.B. Baillièrre et fils, éditeurs de médecine*, Paris, De Bocard.
- GUARDINI TEIXEIRA VASCONCELOS Sandra (2012), « Romans et commerce de librairie à Rio de Janeiro au XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire et civilisation du livre*, t. VIII.
- HEILBRON Johan (1999), « Towards a Sociology of translation. Book Translations as a Cultural World System », *European Journal of Sociology*, vol. 2, n° 4.
- HOBBSAWM Eric J. (1989), *L'ère des empires*, Paris, Fayard.

Jean-Yves Mollier

- KARAKATSOULIS Anne (1995), *La Revue des Deux Mondes de 1920 à 1940 : une revue française devant l'étranger*, Thèse de doctorat en histoire, Paris, EHESS.
- LÉVI-STRAUSS Claude (1955), *Tristes Tropiques*, Paris, Stock, coll. « Terre Humaine ».
- LOUË Thomas (1998), *La Revue des Deux Mondes de Buloz à Brunetière : de la belle époque des revues à la Revue de la Belle Époque*, Thèse de doctorat en histoire, Université Paris I.
- MEYER Marlyse (1996), *Folletim. Uma historia*, Sao Paulo, Companhia das Letras.
- MICHON Jacques et MOLLIER Jean-Yves (2001), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'université Laval, Paris, L'Harmattan.
- MIDORI DEAECTO Marisa (2006), *No Imperio das Letras : circulação e consume de livros na Sao Paulo oitocentista*, Tese de doutorado em historia economica, USP.
- MIDORI DEAECTO Marisa (2011), *O Imperio dos Livros*, Sao Paulo, Edusp.
- MOLLIER Jean-Yves (1984), *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne. 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy.
- MOLLIER Jean-Yves (1988), *L'argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition*, Paris, Fayard.
- MOLLIER Jean-Yves (1991), *Le scandale de Panama*, Paris, Fayard.
- MOLLIER Jean-Yves (1992), « L'édition en Europe avant 1950 », *L'Année balzacienne*.
- MOLLIER Jean-Yves dir. (1997), *Le commerce de librairie en France au XIX<sup>e</sup> siècle (1789-1914)*, Paris, IMEC ED.
- MOLLIER Jean-Yves (1999), *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard.
- MOLLIER Jean-Yves (2001), « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », in Michon, J., et Mollier, J.Y.
- MOLLIER Jean-Yves (2008-1), « Traduction et mondialisation de la fiction : l'exemple d'Alexandre Dumas père en Amérique du Sud », *Vingt-Quatrième Assises de la traduction*, Arles, Actes Sud.
- MOLLIER Jean-Yves (2008-2), « La place des colonies dans l'espace culturel de la France du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », *Intercambio. Revista de Estudios Franceses da Universidade do Porto*, 2<sup>e</sup> série, N°1.
- MORETTI (1997), *Atlante del Romanzo europeo*, Turin, Einaudi.
- NEVES LOPES Claudia (1998), *Les relations éditoriales entre le Brésil et le Portugal. La place du livre et de l'édition dans le processus de la colonisation et de la décolonisation culturelles*, thèse de doctorat en histoire, université Paris 7.
- PROCHASSON Christophe (1991), *Les années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte.
- RASMUSSEN Anne et SCHROEDER-GUDEHUS (1992), *Les fastes du progrès. Le guide des expositions universelles. 1851-1992*, Paris, Flammarion.

- RAVEN James (1996), « Le commerce de librairie en gros à Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle » in Barbier et alii (1996).
- SAPIRO Gisèle (2008), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Editions.
- SOLARI Gabriela (1992), « La littérature à un sou, à deux sous, à trois sous : permanences et transformations de l'impression populaire en Italie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Annuaire du département d'histoire et civilisation*, Florence, Institut universitaire européen.
- SUÁREZ DE LA TORRE Laura, dir. (2009), *Impressions du Mexique et de France*, Paris-Mexico, MSH-Instituto Mora.
- TURI Gabriele (2001), « Le système éditorial en Italie. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », in Michon J. et Mollier J.Y.
- VALLOTTON François (2001), *L'édition romande et ses acteurs. 1850-1920*, Genève, Slatkine.
- VISWANATHAN Gauri (2006), *Mask of Conquest: Literary Study and British Rule in India*, London, Faber and Faber.
- WILFERT-PORTAL Blaise (2008), « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », *Histoire et Mesure*, n° 2, vol. XXIII.
- YON Jean-Claude (2000), *Jacques Offenbach*, Paris, Gallimard.

